

transversales

**Langues, sociétés, cultures
et apprentissages**

26

Danielle Londei &
Matilde Callari Galli (éds)

Traduire les savoirs

Peter Lang

Cet ouvrage présente quelques-unes des nombreuses problématiques de la traduction contemporaine, de l'interprétation des diversités culturelles aux questions posées par les transmissions et les traductions des savoirs. Il s'agit d'offrir une réflexion sur les différentes formes de médiations culturelles qui sont spécifiques des comportements humains et de la communication, tant dans les langages que dans l'écriture ou d'autres formes expressives.

La traduction est omniprésente, pluridisciplinaire; elle répond à la complexité de la communication et de l'interculturalité et elle interroge les diversités culturelles qui cohabitent, se contaminent et disparaissent.

La pensée et les savoirs sont au centre de ces questions et la compétence à les traduire ou à les interpréter devient une aire de recherche qui dépasse le champ strictement professionnel pour s'étendre au domaine des sciences humaines et sociales ou à celui des arts.

Danielle Londei est professeur de langue française auprès de la SSLMIT (Scuola Superiore di Lingue Moderne per Interpreti e Traduttori) – Forlì, Université de Bologne. Ses recherches portent sur l'interdisciplinarité des approches linguistico-culturelles du français, en se référant essentiellement à l'historiographie, à l'anthropologie culturelle, à la philosophie de la complexité. Sur ces thématiques, elle a produit de nombreux essais et organisé plusieurs colloques.

Matilde Callari Galli est professeur d'anthropologie culturelle auprès de l'Université de Bologne. Elle a mené de nombreuses recherches de terrain en Italie, au Cambodge et dans les pays de l'est. Ses nombreux ouvrages concernent surtout les rapports entre la culture et l'éducation, l'analyse de relations interculturelles, l'ethnographie urbaine et les nouvelles pauvretés.



Traduire les savoirs

Langues, sociétés, cultures et apprentissages

Vol. 26

Collection publiée sous la direction d'Aline Gohard-Radenkovic

Comité scientifique de lecture:

Catherine Berger	<i>Maître de conférences en anglais, Université Paris XIII; Chargée de cours, Inalco et Université Paris III</i>
Suzanne Chazan	<i>Chargée de recherche en anthropologie, IRD, LER, Université de Montpellier</i>
Eugenia Fernandez Fraile	<i>Professeur, Universidad de Granada (Faculté des Sciences de l'Éducation)</i>
Christian Giordano	<i>Professeur en Anthropologie sociale, Université de Fribourg, Suisse, Docteur honoris causa, Université de Timisoara</i>
† Altan Gokalp	<i>Directeur de recherche au CNRS, Laboratoire d'anthropologie, Collège de France, Paris</i>
Claire Kramsch	<i>Professor of German, Affiliate Professor of Education, Université de Californie, Berkeley</i>
Marie-Christine Kok Escalle	<i>Associate Professor French Culture, Universiteit Utrecht</i>
Danièle Lévy	<i>Professore di lingua francese nell' Università di Macerata</i>
Mohamed Lahlou	<i>Professeur, Institut de Psychologie, Université Lyon 2</i>
Danielle Londei	<i>Professore di lingua francese nell' Università di Bologna-Forlì</i>
Elisabeth Murphy-Lejeune	<i>Professor at the French Department, Saint Patrick's College, Dublin</i>
Christiane Perregaux	<i>Professeur en sciences de l'éducation, Université de Genève</i>
François Ruegg	<i>Professeur en anthropologie sociale, Université de Fribourg, Suisse</i>
Javier Suso Lopez	<i>Professeur, Universidad de Granada (Faculté des Lettres)</i>
Andrée Tabouret-Keller	<i>Professeur émérite en psychologie, Université L. Pasteur, Strasbourg</i>
Gabrielle Varro	<i>Chargée de recherche en sociologie, CNRS, Laboratoire Printemps, Université Versailles-Saint-Quentin</i>
† Jean Widmer	<i>Professeur, Département des sciences de la société, Université de Fribourg, Suisse</i>
Yves Winkin	<i>Professeur, Ecole Normale Supérieure, Lettres et Sciences humaines, Lyon</i>
Geneviève Zarate	<i>Professeur à l'INALCO, Paris et directeur du groupe de recherche «Frontières culturelles et diffusion des langues», Paris III</i>

Collaboration rédactionnelle:

Mirko Radenkovic	<i>Linguiste informaticien, réviseur-correcteur</i>
------------------	---

Danielle Londei &
Matilde Callari Galli (éds)

Traduire les savoirs



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»

«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la
«Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont
disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

La traduction de cet ouvrage a été effectuée avec la contribution du SEPS
SEGRETARIATO EUROPEO PER LE PUBBLICAZIONI SCIENTIFICHE



Via Val d'Aposa 7 – 40123 Bologna – Italie
seps@seps.it – www.seps.it

Illustration couverture: *Franklin Bridge im Abendlicht*, DSB-23905, 616712

© Copyright «All rights reserved» IFA/Bilderteam/INCOLOR

Réalisation couverture: Thomas Jaberg, Peter Lang AG

ISBN 978-3-0352-0012-6

ISSN 1424-5868

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2011

Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne

info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.

Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé, notamment
par microfilm, xérographie, microfiche, offset, microcarte, etc.

Imprimé en Suisse

Table des matières

Préface	IX
---------------	----

Première partie: La dimension linguistique et culturelle de la traduction des savoirs

Danielle LONDEI	
Introduction	3

Edoardo VESENTINI	
La traduction: une contamination entre cultures et langages	5

Pierre-Emmanuel DAUZAT	
Portrait du traducteur en bricoleur	15

Hélène MONSACRÉ	
Traduire les savoirs: le point de vue de l'éditeur	21

Stefano MANFREDI	
L'éditeur <i>Il Mulino</i> , traducteur des savoirs	27

Danielle LONDEI	
Traduire les savoirs pour un savoir culturel mieux partagé	33

*Deuxième partie: Traduisibilité, intraduisibilité et témoignage:
dire l'indicible et la marginalité*

Matilde CALLARI GALLI et Chiara ELEFANTE

Introduction 47

Matilde CALLARI GALLI

Traduire le silence 53

Laura SANTONE

Métisser le double étrange(r).

Sur une expérience de traduction 69

James BURNET

Le cinéma de Rithy Panh: comment traduire

un génocide en images 85

Giuseppe CIVITARESE

Comment dire l'indicible? Traductions en analyse

et marges du Moi 99

Raffaella BACCOLINI et Chiara ELEFANTE

L'empreinte de l'ange de Nancy Huston: la traduction narrative

de plusieurs traumatismes individuels et collectifs 111

*Troisième partie: La vulgarisation
en tant que traduction intralinguistique*

Roberta PEDERZOLI et Licia REGGIANI

Introduction 143

Etienne KLEIN

Peut-on traduire la physique moderne avec des mots? 149

Luca NOVELLI

Si Archimède parle chinois et Galilée arabe 157

Daniel JACOBI

Vulgarisation et traduction. Le cas des figures
de discours à vocation analogique 165

Roberta PEDERZOLI

Qu'est-ce que *parler veut dire*? La vulgarisation des écrits
de Pierre Bourdieu sur la langue 187

Licia REGGIANI

Le web du vin: les sites vulgarisateurs
du discours œnologique 219

Quatrième partie: Traduire le droit

Elio BALLARDINI et Stefania CAVAGNOLI

Introduction 245

Stefania CAVAGNOLI

Traduire le droit 249

Paolo SPADA

La traduction: le regard d'un juriste 271

Roberto TONIATTI

Le droit traduit et comparé 279

Elena IORIATTI FERRARI

Le projet *Transjus*: un modèle de collaboration
entre juristes et linguistes 297

Jacqueline VISCONTI
La traduction juridique: entre lexique et textualité 325

Danio MALDUSSI
Le procédé de l’emprunt dans le domaine juridique:
la quête d’un nouveau souffle 339

Elio BALLARDINI
Traduire devant un juge 359

Notices 379

Préface

Le titre de cet ouvrage, *Traduire les savoirs*, place d'emblée le lecteur devant une problématique vaste et importante, mais qui, en même temps, semble négligée, peu présente au sein du débat des sciences humaines et sociales. Du reste, comme nous inscrivons notre propos dans ce domaine de pensée, nous sommes amenées à traiter une forme de recherche transdisciplinaire qui rend toujours plus incertaines les frontières entre les différentes disciplines. Celles-ci reflètent encore et surtout des savoirs définis sur la base de logiques structurelles et institutionnelles qui s'adaptent difficilement à l'expansion des connaissances. Or, si dans le passé cela a presque toujours été avéré et accepté, aujourd'hui, dans un monde où contacts, connaissances, langues, codes et expressions se rencontrent et se confrontent, le cloisonnement disciplinaire apparaît inadapté et limitatif.

«Traduire les savoirs» constitue donc un défi à haut risque auquel nous ne pouvons toutefois nous soustraire, car traduire les problématiques induites par la contemporanéité – de l'interprétation de la diversité culturelle aux questions posées par les transmissions et par les traductions – fait partie des interrogations les plus pertinentes suscitées par la globalisation. Rechercher les formes de médiation culturelle qui font la particularité du comportement humain, que ce soit dans le langage, l'écriture ou dans d'autres modes d'expression, apparaît comme un parcours polymorphe, pluriel et dynamique. L'ouvrage que nous proposons ne peut qu'apporter une contribution partielle pour atteindre cet objectif complexe et ambitieux.

Dans le domaine de la connaissance, les sciences humaines et sociales constituent un continent aux frontières floues. Nous revendiquons pour la présente contribution l'ouverture et l'éclectisme; ce qui nous oblige à prendre quelques libertés par rapport à l'habituel cloisonnement

car nous sommes portées par la conviction que la fécondation des idées situe les questions qui en naissent aux carrefours, aux frontières des disciplines. Le syncrétisme, le métissage, l'hybride ne plaisent pas toujours au monde universitaire; d'une part, parce qu'ils remettent en cause des espaces de savoir tellement assis sur leur position qu'ils apparaissent comme des territoires reconnus et indiscutables, d'autre part, parce qu'ils demandent aux chercheurs de s'aventurer dans des zones inquiétantes, d'explorer les périls de l'inconnu, les plaçant ainsi hors des chemins battus. Enfin, parce que ces nouveaux espaces demandent à ces mêmes chercheurs de se situer, pour reprendre l'expression de Clifford Gertz, dans une «troisième zone».

Ce lieu de rencontre, qui n'est pas neutre, implique la disponibilité pour la confrontation (parfois même pour le conflit constructif), l'impulsion qui pousse à emprunter d'autres idées, d'autres méthodes. Il s'agit d'être disponible pour s'inspirer d'autres approches au delà de son propre champ disciplinaire, afin de sortir de l'orthodoxie universitaire qui encore trop souvent révèle les schèmes d'une pensée scientifique obsolète et inadaptée.

Notre hypothèse, bien plus, notre conviction est qu'il existe des savoirs diversifiés à assimiler, des modèles autres à imiter et reproduire au moyen d'audacieuses transpositions: passer d'un savoir à l'autre, réutiliser ces nouveaux apports, permet de renouveler les concepts et les méthodes de la discipline dont on s'est provisoirement éloigné. Sur le terrain scientifique se produit alors une opération de «bricolage» qui peut conduire à repérer de nouveaux objets de recherche.

Cependant, ces parcours alternatifs demandent une certaine attention et de la prudence même s'ils peuvent s'avérer une condition préalable pour produire d'autres savoirs appliqués à des objets qui changent, en constante évolution. Il ne s'agit donc pas d'un mouvement mimétique du savoir ni d'un simple désir de transformation; nous n'entendons pas introduire de nouvelles formes de langage dans les disciplines. Si c'était le cas, nous pourrions déjà nous estimer heureux, car cela reviendrait à dépasser une certaine rigidité dans les conventions linguistiques et discursives.

Apprendre à vivre d'autres façons de penser, acquérir de nouveaux concepts, de nouvelles méthodologies provenant d'autres domaines ne revient pas à apprendre à vivre autrement. Ainsi, lorsque le chercheur revient dans son champ disciplinaire, doit-il être en mesure de traduire, d'interpréter ces nouveaux apports en fonction d'un langage, de conventions et de représentations préalablement construites et définies.

Les concepts de traduction, d'interprétation sont omniprésents, pluridisciplinaires en ce qu'ils répondent à la complexité actuelle de la communication interculturelle et interdisciplinaire. La pensée et le savoir sont au centre de ces problématiques. Or, la compétence exigée par leur traduction ou leur interprétation devient un champ de recherche qui dépasse le contexte strictement universitaire pour investir d'autres secteurs, que ce soit l'édition, les organisations sociales, économiques et politiques ou bien le secteur de la création artistique et littéraire.

Nous sommes fortement convaincues qu'il est impossible de prétendre à l'initiative d'une recherche en sciences humaines et sociales sans données, sans méthode et sans interprétation. Toutefois, la prise de conscience de cette nécessité ne nous a pas empêchées de reconnaître l'importance d'autres univers professionnels caractérisés par des contextes plus fluides, lesquels peuvent apparaître moins sujets à des règles définies.

C'est dans cette perspective que nous avons demandé à des personnes venus d'horizons divers, d'apporter leur contribution au présent volume. Outre les chercheurs universitaires, nous avons convié des éditeurs, des traducteurs, des critiques littéraires et des critiques de cinéma à participer à notre ouvrage.

Pour stimuler nos hypothèses et nos recherches, le choix de notre objet s'est porté sur l'essai, forme d'expression séculaire qui, tout d'abord liée à la production littéraire, s'est ensuite étendue à de nombreux autres domaines de connaissance.

L'histoire de ce genre littéraire s'est confondue, principalement au XIX^e siècle, avec la littérature d'idée. De Péguy à Sartre, de Gide à Blanchot, de Valéry à Barthes, les écrivains ont confié à l'essai la

responsabilité de maintenir le rôle de la littérature dans l'évolution de la connaissance à un moment où les sciences humaines et sociales en semblaient dépossédées.

Nous pouvons affirmer que le couronnement, la légitimation de l'essai en tant que genre met en lumière une période de l'histoire de la prose et affirme une valeur en fonction d'une problématique.

Le nom du genre, qui depuis Montaigne est entré dans le répertoire des genres littéraires français, s'est lentement imposé, promouvant dans son sillage une pertinence en tant que genre et une valeur en tant qu'écriture. Ce long chemin vers l'acquisition des lettres de noblesse, vers la légitimation, se situe à la frontière entre la littérature et la rhétorique, à l'intersection entre littérature et discours traitant du savoir pour devenir aujourd'hui un point de référence sur le territoire de toutes les disciplines attachées aux humanités.

Walter Benjamin voyait juste lorsqu'il proposait que la traduction fût centrée sur le diapason avec l'intention originale plutôt que sur la reproduction mécanique de l'original.

La pensée comme le savoir sont au centre de ces problématiques et la compétence exigée par leur traduction ou leur interprétation constitue dès lors un champ de recherche qui dépasse le contexte strictement disciplinaire pour interroger l'épistémologie non seulement des sciences humaines et sociales mais également celle de sa propre genèse artistique.

Nous avons voulu commencer par distinguer l'usage du langage institutionnel et l'usage du langage scientifique, trop souvent confondus; et ce, dans la mesure où cette confusion tend à fréquemment entraîner la *mise en texte* d'autres cultures, encourageant, du reste, l'éclosion de réponses simplistes à des problèmes culturels complexes.

Au cours de cet ouvrage collectif, comme dans les pèlerinages du passé, nous avons identifié une destination mais les chemins qui y mènent sont multiples, pluriels. Aussi pourra t-on s'attarder ici ou là, prendre des chemins de traverse... l'essentiel étant de rester fidèle à l'enjeu initial: la complexité, qui est l'essence de la traduction.

Bibliographie

- Benjamin, Walter (1962), «Il compito del traduttore», in *Angelus novus. Saggi e frammenti*, édité par Renato Solmi, Torino, Einaudi, première édition 1923.
- Gertz, Clifford (1973), *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books.
- Macé, Marielle (2006), *Le temps de l'essai. Histoire du genre en France au xx^e siècle*, Paris, Ed. Belin.
- Morin, Edgar (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, EDF éditeur.

Première partie
La dimension linguistique et culturelle
de la traduction des savoirs

Danielle LONDEI

Introduction

Le traducteur est immédiatement qualifiable comme médiateur par le fait qu'il se pose en tiers dans une relation entre l'auteur et le lecteur, mais c'est un leurre.

De fait, la responsabilité de la médiation incombe en premier lieu à l'éditeur, car ce n'est pas la langue mais l'horizon redessiné qui importe. Ce qui signifie – ce point est essentiel – qu'un éditeur prend sa décision de faire traduire un texte sur la base non pas d'une traduction, mais de deux traductions, ou plus exactement d'une double traduction. Il part non seulement du problème soulevé par le texte de départ pour envisager le meilleur texte d'arrivée, mais il part également d'un contexte d'énonciation de départ pour essayer de le transférer dans un contexte d'accueil. Sa décision de traduire un livre se fonde sur l'obligation, pour le bon commerce des idées, d'inscrire l'ouvrage – l'essai, puisque c'est sur ce genre que nous concentrons ici notre attention – dans un corpus, c'est-à-dire dans son catalogue. De cette manière l'ouvrage considéré entrera en résonance, en écho, avec des ouvrages déjà publiés qui tracent l'identité de la collection de sa maison d'édition. Mais ce premier corpus *commercial* n'est qu'un élément d'un corpus plus ample, qui est le corpus intellectuel des *tropismes* nationaux-culturels, institutionnels, médiatiques. Se trouve alors posée la question que l'éditeur ne maîtrise pas: comment l'ouvrage qu'il va faire traduire et publier sera entendu par la communauté scientifique, rendu audible par la réception critique, relayé et prescrit par les institutions universitaire, scolaire ou de la recherche? Le «champ» de l'édition représente un des microcosmes, tel que le définit Pierre Bourdieu, avec ses propres enjeux, ses objets et ses intérêts spécifiques, qui fonctionne avec ses propres règles relativement autonomes, à la différence près qu'il n'échappe pas aux influences

hétéronomiques des autres champs, comme le champ économique et culturel:

Le processus de différenciation du monde social qui conduit à l'existence de champs autonomes concerne à la fois l'être et le connaître: en se différenciant, le monde social produit la différenciation des modes de connaissance du monde; à chacun des champs correspond un point de vue fondamental sur le monde qui crée son objet propre et qui trouve en lui-même le principe de compréhension et d'explication convenant à cet objet. (Bourdieu, Passeron, Chamboredon 1968: 119)

Ce n'est qu'après avoir tenté de donner des réponses à ces questions, qu'il affrontera l'autre question, plus concrète mais non moindre, de prendre en compte l'opération traductive, de l'univers culturel, sensoriel, paysager qu'il s'agit de faire découvrir, quel que soit le texte à traduire, avec l'espoir qu'au creux de sa spécificité existe une dimension universelle, qui justifie ce transfert de connaissance d'une langue-culture à une autre.

Quant à la traduction des essais, ni l'éditeur parfois, ni le traducteur lui-même, ne perçoivent à quel point l'enjeu dépasse la simple compétence linguistico-textuelle, et requiert, au-delà des connaissances du domaine impliqué, une connaissance de la dimension culturelle identitaire dont tout texte est porteur. Il faut donc être en présence d'éditeurs consciencieux, de traducteurs pensants, outre que qualifiés, pour que tous ces éléments préalables à l'acte de traduire soient réunis et que l'opération de traduction des essais devienne véritablement interculturelle.

Bibliographie

Bourdieu, Pierre, Jean-Claude Passeron, Jean-Claude Chamboredon (1968), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton-Bordas.

La traduction: une contamination entre cultures et langages

Vers la fin de 1941 la traduction de Cesare Pavese de *Moby Dick* (1941) apparut dans les librairies. Depuis lors, *Moby Dick* est devenu et est resté pour moi un livre «de Pavese», de la même manière que les *Dialogues avec Leuco*, *Le bel été* ou *La maison des collines...* étaient des livres de Pavese. *Moby Dick*, lu plus tard en langue originale, fut pour moi un livre différent: je ressentis clairement la distance entre les deux textes, renforcée plus tard par la lecture des traductions italiennes apparues successivement, et non seulement par le fait que ces dernières prouvaient comment, en traduisant, Pavese avait ajouté quelque chose.

Aujourd'hui, presque soixante-dix ans plus tard, le rapport entre lecteur, traduction et texte de départ – en particulier pour ce qui est de la langue anglaise – a acquis un caractère nouveau et différent. En lisant nos quotidiens et nos hebdomadaires, surtout d'ordre économique-financier, on a l'impression paradoxale de lire des traductions de l'italien à l'anglais; cela non seulement pour des raisons de snobisme¹, mais parce que des mots et des phrases dans la langue originale rendent, ou semblent rendre, plus efficace la lecture d'un raisonnement exprimé au départ dans une langue éloignée de la nôtre. Les marges de manœuvre dont nous jouissons (et dont, en quelque sorte, nous sommes forcés à jouir) quand nous élaborons mentalement, sur le champ, la traduction d'un texte d'une langue étrangère semblent

1 Qui pourtant existent et pour lesquelles, par exemple, être un *ceo* ou appartenir à un *advisory committee* c'est plus satisfaisant que d'être un amministratore delegato (PDG).

nous offrir une perception plus intime de ce que nous lisons ou que nous écoutons. Pour en revenir à *Moby Dick*, la longue liste d'*Extracts* avec lesquels le livre commence – qui débute avec «And God created great whales», de la Genèse, et se termine avec le «Whales song» (qui, comme l'écrit Pavese, «servono a portare il lettore di Moby Dick a quel grado di universalità, ad ambientarlo in quell'atmosfera laica di dotta discussione, che sarà il nerbo, talvolta umoristico e talvolta eroico, di tutti i futuri capitoli»² (Pavese, in Melville 1941: xvii), délimite le vocabulaire de notre traduction libre.

Une expérience imaginaire (qui a l'air intéressant mais qui est, bien évidemment, impossible à réaliser si non à une échelle inférieure, tellement éloignée des dimensions réelles que le résultat n'est pas digne de foi) consiste à traduire une œuvre (un livre, un article) d'une langue source à une autre (par exemple de l'anglais à l'italien), et à retraduire dans la langue originale l'œuvre traduite.

Dans la vie de tous les jours d'ailleurs, cette traduction libre et improvisée à laquelle on faisait allusion peut cacher un court-circuit logique³.

Un court-circuit logique qui, dans le cas des textes scientifiques, par exemple, a des retombées sur la fiabilité de la traduction.

2 «Servent à porter le lecteur de Moby Dick à ce degré d'universalité, à le situer dans l'atmosphère laïque de discussion érudite, qui sera le noyau, parfois humoristique et parfois héroïque, de tous les chapitres futurs» (traduit par nos soins).

3 Un exemple célèbre, à ce propos, se trouve dans les premières pages des *Promessi Sposi* et est offert par l'entretien entre Renzo et don Abbondio: «– Sapete voi quanti siano gl'impedimenti dirimenti? – Che vuol ch'io sappia d'impedimenti? – *Error, conditio, votum, cognatio, crimen, cultus disparitas, vis, ordo, ligamen, honestas, si sis affinis*, cominciava don Abbondio, contando sulla punta delle dita. – Si piglia gioco di me? interrompe il giovine. Che vuol ch'io faccia del suo *latinorum*» (2003: 22). «– Savez-vous, vous qui parlez, combien il y a d'empêchements diriments? – Que diable voulez-vous que j'entende à vos empêchements? – *Error, conditio, votum, cognatio, crimen, cultus disparitas, vis, ordo, ligamen, honestas, si sis affinis* – commençait don Abbondio, en contant sur le bout des doigts. – Le seigneur curé se moque-t-il de moi? interrompit le jeune. Que veut-il que je fasse de son *latinus*? (1858: 31).

La traduction dans le langage scientifique

Dans le domaine des sciences, l'hégémonie d'un milieu et d'une école scientifique impliquent l'hégémonie d'un langage (le français, l'allemand, l'anglais, en des périodes différentes et pour différentes disciplines), et – du moins dans une phase impérialiste – utilisent l'outil linguistique.

Par exemple, alors que la physique, à partir du deuxième après-guerre, était écrite en anglais, dans la période entre les deux guerres c'est l'allemand qui avait le dessus. Un volume intitulé *Quando la fisica parlava tedesco*⁴, publié en 2002 par l'Istituto Nazionale di Alta Matematica, réunit les traductions italiennes de 38 travaux scientifiques, qui représentent la quasi totalité des Notes dédiées à la théorie de la relativité et à la mécanique quantique entre 1908 et 1935 (treize desquelles ont été écrites par Einstein), et qui sont toutes apparues en langue allemande.

De nos jours, la physique, tout comme la biologie, les mathématiques, l'astrophysique, et comme désormais toute discipline scientifique, parle anglais. Mais, différemment par rapport à ce qui s'est produit pour l'allemand entre les deux guerres mondiales, et pour le français bien avant, aujourd'hui l'anglais n'accomplit que grossièrement ses tâches de langue franche des sciences, faisant souvent recours à un vocabulaire très réduit et à une syntaxe qui se borne à la répétition de peu de phrases toutes faites.

4 «La collezione si conclude con la traduzione degli atti dell'espulsione di Einstein dall'Accademia tedesca: e, mi pare, tesi (implicita) dell'autore – commenta Giovanni Gallavotti, curatore del volume – che con questo atto la Fisica cessò di «parlare tedesco»» (2002: XVI). «La collection se termine par la traduction des actes d'expulsion d'Einstein de l'Académie allemande: et, il me semble, par une thèse (implicite) de l'auteur – commente Giovanni Gavallotti, l'éditeur du volume – qu'avec cet acte la Physique cessa de «parler allemand»» (traduit par nos soins).

Bourbaki, Peano et le *Formulaire Mathématique*

Une situation de ce genre pose de grands problèmes pour toutes les disciplines, parmi lesquelles, de façon particulière (et particulièrement intéressante pour moi), pour les mathématiques. La volonté de mettre les mathématiques à l'abri de ce genre de risques, en amorçant «un vasto movimento di revisione critica e di unificazione nell'indirizzo astratto ed assiomatico»⁵ (Segre 1957: 31), fut l'une des raisons inspiratrices du groupe Bourbaki, qui trouva un objectif concret dans la publication des *Eléments de Mathématiques*: une œuvre qui aurait dû abriter toutes les mathématiques modernes et où les chapitres individuels auraient trouvé une systématisation définitive. Objectif impossible à atteindre – et qui de fait ne fut pas atteint – mais qui eut, en raison du grand professionnalisme des membres du groupe Bourbaki, un impacte considérable sur la recherche contemporaine en mathématique.

Comme l'observe Beniamino Segre, l'initiative du groupe Bourbaki tira son inspiration «scientemente o no alle vedute filosofiche che fin dagli inizi hanno regolato l'attività scientifica di Giuseppe Peano»⁶ (*ibid.*: 39).

Né le 27 août 1858 à Cuneo (où il est mort le 20 avril 1932), Giuseppe Peano enseigna l'Analyse Mathématique et déploya son activité scientifique à l'Université de Turin. Ce fut un mathématicien génial et on lui doit des résultats originaux de grande envergure, qui ont marqué des étapes considérables dans l'histoire des mathématiques⁷. Dans ses travaux ainsi que dans les souvenirs de ses élèves et

5 «un vaste mouvement de révision critique et d'unification dans l'orientation abstraite et axiomatique» (traduit par nos soins).

6 «sciemment ou non des vues philosophiques qui ont réglé l'activité scientifique de Giuseppe Peano dès le début» (traduit par nos soins).

7 Non seulement dans le secteur des fondements de l'arithmétique et de la géométrie, mais aussi dans le secteur de l'analyse mathématique, avec des contributions originales concernant la théorie de la mesure, la topologie et la théorie des équations différentielles ordinaires, et avec une grande attention aux problèmes

collègues, il laisse l'image de l'un des personnages décrits par Max Weber dans son essai *La profession et la vocation de savant* (2003). Selon lui dans le domaine scientifique, seulement ceux qui se mettent au service d'une cause et qui n'ont rien fait d'autre que de se mettre au service de cette cause possèdent une «personnalité» (cf. *ibidem*). Une personnalité qui était peu aimée à l'époque, affichant une vision enracinée, cohérente et unitaire du savoir qui l'exposa aux critiques de Benedetto Croce. Ce dernier – se référant à quelques lubies de la philosophie leibnizienne – fait ironiquement allusion aux beaux temps des Peano, des Boole, des Couturat (Croce 1928).

De tout autre avis était Bertrand Russel, qui, dans sa note autobiographique, *My mental development*, écrit:

The most important year in my intellectual life was the year 1900, and the most important event in that year was my visit to the International Congress of Mathematics in Paris. [...] In Paris in 1900 I was impressed by the fact that, in all discussions, Peano and his pupils had a precision which was not possessed by others. I therefore asked him to give me his works, which he did. As soon as I mastered the notation, I saw that it extended the region of mathematical precision backwards towards regions which had been given over to philosophical vagueness.⁸ (1961: 44)

Un personnage, d'ailleurs, celui de Peano qui, dans un milieu de personnalités fortes et singulières, apparaissait isolé des autres, peut-être... pour un excès de singularité personnelle.

didactiques. Ses *Cours d'analyse infinitésimale*, publiés en 1893, inspirés par les leçons tenues par Cauchy à Turin, ont constitué une pierre miliare dans l'enseignement de l'analyse mathématique. Un traité – écrivit Guido Ascoli en 1955 – auquel soixante ans d'âge n'ont rien enlevé de la fraîcheur primitive.

- 8 «1900 fut l'année la plus importante de ma vie intellectuelle et ma visite au Congrès International de Mathématiques de Paris fut l'événement le plus important de cette année-là. [...] A Paris, en 1900, je fus marqué par le fait que dans toutes les discussions, Peano et ses disciples affichaient une précision que les autres n'avaient point. Je lui demandai donc de me donner ses travaux, ce qu'il fit. Dès que je commençai à maîtriser sa notation, je perçus qu'elle dilatait la région de la précision mathématique, la faisant reculer vers des régions qui avaient été livrées au flou philosophique» (traduit par nos soins).

Comme l'observe Guido Ascoli,

[...] uno dei più tipici atteggiamenti peaniani è la tendenza a sostituire al ragionamento matematico la ripetizione formale di passaggi elementari, «calcoli», insomma, ricalcati, per quanto è possibile, sul modello algebrico. [...] Nello stesso spirito [...] ma con visione ben più vasta dell'originale, concepisce il Peano la sua ideografia logica e il programma del *Formulario*.⁹ (1957: 27-30)

Peano travailla à la rédaction du *Formulaire complet* de 1882 à 1908, en en publiant cinq éditions: en français les quatre premières, en *latino sine-flexione* la cinquième. Cette dernière édition parvenait à condenser dans un volume de 463 pages ce que l'on pouvait considérer comme tout le savoir mathématique de l'époque: de la logique à l'analyse, au calcul des probabilités, à la mécanique rationnelle, en adoptant de façon systématique une écriture *idéographique*; à savoir, comme l'a écrit Ugo Cassina dans l'introduction à cette édition du *Formulaire*, «una completa trascrizione simbolica, i cui *simboli* sono *ideogrammi*; cioè dotati di un significato logico invariabile ovunque si trovino, e non già semplici abbreviazioni di vocaboli»¹⁰. Cassina écrit également que «appena terminata la quarta edizione, nel 1903 Peano iniziava i suoi studi sul problema della lingua ausiliaria internazionale, che dovevano portarlo prima al *latino sine-flexione* e poi all'*interlingua*»¹¹ (Cassina, in Peano 1908). Ascoli remarque à ce propos:

9 «L'une des attitudes les plus typiques de Peano est sa tendance à substituer au raisonnement mathématique la répétition formelle de passages élémentaires, de «calculs», en somme, calqués, dans la mesure du possible, sur le modèle algébrique. [...] Dans le même esprit [...], mais avec une vision bien plus vaste que celle de l'original, Peano conçoit son idéographie logique et le programme du *Formulaire*» (traduit par nos soins).

10 «une transcription symbolique complète, dont les *symboles* sont des *idéogrammes*, c'est-à-dire que, où qu'ils se trouvent, ils ont une signification logique invariable, et qu'ils ne sont pas de simples abréviations de vocables» (traduit par nos soins).

11 «une fois la quatrième édition terminée, en 1903, Peano commençait ses études sur le problème de la langue auxiliaire internationale, qui devaient l'amener d'abord au *latino sine-flexione* et puis à l'*interlangue*» (traduit par nos soins). Le *latino sine-flexione* – dont l'idée primitive remonte à Leibniz, tout en ayant été développée pour la première fois par Peano – s'obtient du latin scolaire du-

Noi pensiamo [...] che più che da una necessità intrinseca per i suoi studi di critica dei fondamenti [...] il Peano sia stato condotto a immaginare il suo simbolismo dal rilievo, già fatto da altri, di certe analogie formali tra leggi logiche e proprietà aritmetiche. E che se, in un momento di entusiasmo, egli poté pensare ad un linguaggio che «camminasse con i suoi piedi», con la sicurezza di un comune calcolo algebrico, senza una visione intuitiva e uno sforzo creativo, ben presto la sua stessa genialità di ricercatore lo avrà fatto ripiegare su una concezione più modesta e più realistica: e cioè sulla concezione dell'ideografia come un linguaggio universale, conciso e sicuro, per l'esposizione di ogni scienza deduttiva. E la grande opera del *Formulario* – che non è, del resto, pura trascrizione, ma anche rielaborazione acuta e originale – doveva esserne l'attuazione. [...] Non crediamo troppo audace assimilare a questa corrente del pensiero peaniano la creazione del *Latino sine-flexione* [...]; un mezzo di espressione che, come l'*ideografia logica*, vuol essere universale, conciso e sicuro, sia pure in un campo di applicazione più ampio; e che nello stesso tempo vuole storicamente giustificarsi appoggiandosi alla tradizione latina ed a quella *internazionale linguistica* che la civiltà contemporanea incessantemente crea e diffonde.¹² (1957: 31)

quel l'on enlève toute flexion grammaticale, de façon à ce que chaque mot soit réduit au «thème» nominal ou verbal. Par contre, l'interlangue, diffusée pour la première fois par Peano quand il était président de l'ancienne académie du «volapuk», devenue ensuite «Accademia pro Interlingua», se fondait sur le principe fondamental de l'*internationalité* des mots.

- 12 «Nous pensons, à ce propos, que plus que par une nécessité intrinsèque pour ses études de critique des fondements, [...] Peano ait été conduit à imaginer son symbolisme par la remarque, déjà faite par d'autres, de certaines analogies formelles entre les lois logiques et les propriétés arithmétiques. Et que si, en un moment d'enthousiasme, il put penser à un langage qui «marchât sur ses propres jambes», avec la sécurité d'un simple calcul algébrique, sans vision intuitive ni effort créatif, sa génialité de chercheur même le fit vite se rabattre sur une conception plus modeste et réaliste: c'est-à-dire sur la conception de l'idéographie comme langage universel, concis et sûr, pour l'exposition de toute science déductive. Et la grande œuvre du *Formulaire* – qui n'est pas, d'ailleurs, qu'une pure transcription, mais également une réélaboration fine et originale – devait en être la mise en œuvre. [...] Il n'est pas trop audace d'après nous d'assimiler à ce courant de la pensée de Peano la création du *Latino sine-flexione* [...]; un outil d'expression qui, comme l'*idéographie logique*, veut être universel, concis et sûr, cela même dans un domaine d'application plus vaste; et qui veut en même temps se justifier historiquement en misant sur la tradition latine et sur la tradition *linguistique internationale* que la civilisation contemporaine crée et diffuse sans cesse» (traduit par nos soins).

Il ne s'agit certes pas d'une reddition ou d'une abdication. C'est le constat de l'impossibilité d'un langage qui «marche sur ses propres jambes», et du rôle permanent et inaliénable de la vision intuitive et de l'effort créatif qui invente et résout – ou mieux, cherche à résoudre – de nouveaux problèmes.

C'est le constat du rôle, également inaliénable, qui est joué dans le dialogue – ou dans la confrontation – entre les deux cultures, par la culture littéraire-humaniste. Cette dernière est souvent traduite par un langage provisoire – consciemment ou inconsciemment approximatif – dans la phase cruciale où naît une intuition ou une esquisse de raisonnement exprimé dans une série de revisitations du problème, avant de se scléroter dans la transcription symbolique en une séquence d'idéogrammes logiques. Cette contamination existant entre des langages différents (même d'un point de vue géographique), adaptés de cultures et de traditions scientifiques différentes (qui heureusement arrivent, la plupart des fois, à survivre à la «mondialisation» imposée par l'électronique), offre souvent un point de vue illuminant. Sans celui-là, le résultat du processus individuel prend les formes typiques des anagrammes chers aux sciences du Moyen-Age, grâce auxquels des mathématiciens tels que Tartaglia et Cardano s'assuraient la paternité de leurs découvertes.

Dans ce processus, qui n'est plus seulement un chemin à sens unique destiné à l'abordage dans la langue anglaise, le traducteur n'est plus un interprète dans le sens traditionnel et touristique du terme. Son travail, qui est beaucoup plus complexe, ressemble en réalité à celui de Cesare Pavese traducteur de *Moby Dick*. La nécessité d'intelligibilité du texte traduit et la conscience de s'adresser à un public plus vaste du cercle réduit des spécialistes, imposent des standards de clarté qui peuvent se réfléchir non seulement sur le texte traduit, mais aussi sur le texte à traduire.

Bibliographie

- Ascoli, Giovanni (1957), «I motivi fondamentali dell'opera di Giuseppe Peano», in *In memoria di Giuseppe Peano*, Roma, Cremonese.
- Croce, Benedetto (1928), *Logica come scienza del concetto puro*, Bari, Laterza.
- Melville, Hermann (1941), *Moby Dick o la balena*, traduction de Cesare Pavese, Torino, Frassinelli Tipografo Editore.
- Gallavotti, Giovanni (2002), *Prefazione*, in AA.VV., *Quando la fisica parlava tedesco. Alcune memorie di un'epoca*, traduction de Salvatore Antoci, Quaderni dell'Istituto Nazionale di Alta Matematica, Gruppo Nazionale di Fisica Matematica, n. 60.
- Manzoni, Alessandro (2003), *I promessi sposi*, Milano, Feltrinelli, édité par Enrico Ghidetti.
- Manzoni, Alessandro (1858), *Les Fiancés, histoire milanaise du xvii^e siècle*, traduction de Rey Dusseuil, Paris, Charpentier.
- Peano, Giuseppe (1908), *Formulario Matematico*, Torino, Fratres Bocca Editores.
- Russell, Bertrand (1961), *The basic writings of Bertrand Russell*, London, George Allen Ltd.
- Segre, Beniamino (1957), «Peano ed il Bourbakismo», in *In memoria di Giuseppe Peano*, Roma, Cremonese.
- Weber, Max (2003), *Le savant et le politique*, préface, traduction et notes de Catherine Colliot-Thélène, Paris, Ed. la Découverte.

Traduit de l'italien par Natacha NIEMANTS

Pierre-Emmanuel DAUZAT

Portrait du traducteur en bricoleur

– J’ai une grande nouvelle à vous apprendre: je viens de donner mon Horace au public. – Comment! dit le géomètre, il y a deux mille ans qu’il y est. – Vous ne m’entendez pas, reprit l’autre: c’est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour; il y a vingt ans que je m’occupe à faire des traductions. – Quoi! Monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous? – Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n’aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière? – Je ne dis pas tout à fait cela: j’estime autant qu’un autre les sublimes génies que vous travestissez. – Mais vous ne leur ressemblerez point: car, si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre qui ont bien la même valeur qu’une pièce d’or et même sont d’un plus grand usage pour le peuple; mais elles sont toujours faibles et d’un mauvais aloi. Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts, et j’avoue que vous leur donnez bien un corps; mais vous ne leur rendez pas la vie: il y manque toujours un esprit pour les animer. Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités qu’un calcul facile nous fait découvrir tous les jours?

Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très mécontents l’un de l’autre.

Montesquieu

Sans être orphelin, tout le monde n’a pas la chance d’avoir une langue maternelle, même si chacun sait, ou croit savoir, quelle est la langue de sa mère. Autant dire que le rapport à la langue est moins généalogique que psychologique et historique. Il est entendu, depuis Ingeborg Bachmann et Paul Celan, Jean-Pierre Faye et Georges-Arthur Goldschmidt, mais aussi et surtout Viktor Klemperer que la langue allemande n’est pas sortie indemne du III^e Reich. On s’est moins interrogé sur le destin de la langue française. Pour ma part, la langue française a cessé de m’être maternelle du jour où, enfantant *Bagatelles pour un massacre* et autres appels au meurtre, elle s’est elle aussi

déshonorée. N'ayant pas d'autres langues à portée de main, en dehors des langues mortes, et des langues pratiquées dans ma famille élargie et mes écrivains d'adoption, je suis devenu traducteur, c'est-à-dire «à moi-même inconnu», dans l'idée de métamorphoser cette langue dévoyée du Vel d'Hiv et de l'Holocauste en la fécondant par de l'étranger. «Les mots étrangers sont les juifs du langage», disait Adorno. Mon âme de mètèque imaginaire, pour parodier un titre célèbre, m'a vite montré les limites de ce métier de traducteur, de réducteur de tête Jivaro, qui consiste à réduire l'inconnu au connu, si long qu'en soit le détour. Je suis donc devenu traducteur par nécessité autant que par hasard, sans véritable formation, parce qu'enfant on ne me comprenait pas et qu'on me disait que je parlais chinois au point que j'ai fini par penser que je parlais une langue étrangère. Mon principal atout fut à mes débuts mon habitude invétérée, contractée autour de l'âge de dix ans, de recopier des livres, d'abord du français en français, avant de me livrer à des exercices plus difficiles comme le recopiage de la lettre de Champollion à M. Dacier sur le déchiffrement des hiéroglyphes avec ses colonnes de hiéroglyphes, de démotique, de grec ancien et d'arabe. Puis est venu le latin, le grec, l'anglais, dans le désordre, toujours par écrit. Mon incapacité à parler autre chose que le français n'ayant fait que croître avec les ans. Jamais je n'aurais pu imaginer devenir traducteur sans cette part de copie que comporte cette activité. Les hasards des rencontres ont décidé du reste. Chaque langue que j'ai ajoutée a été apprise sur le tas, comme l'italien, le néerlandais ou l'allemand, à seule fin d'explorer des «chemins qui ne vont pas où je vais» et de traduire les textes qu'on me proposait. Autant dire que je traduis moins des langues que *la langue*, «l'étranger», et que j'ai plutôt du mal à cerner ce qui est une traduction «du savoir»: le problème de l'équilibre entre le son et le sens se pose dans quelque écrit que ce soit.

Par-delà ce que Platon, dans l'*Apologie* notamment, appelle la «double ignorance», l'ignorance de celui qui ne sait pas qu'il ne sait pas, mon sentiment a toujours été qu'une langue s'apprend, quand un domaine du savoir se comprend, et que la difficulté réside avant tout là.

Me référant à quelques exemples récents, j'évoquerai d'un mot les divers écueils tels que je les ai vécus. Traduisant un livre sur la Révolution culturelle chinoise avec deux cents pages de références en pinyin, comment s'en sortir si l'on ne connaît pas non seulement la culture chinoise et son histoire, mais aussi un minimum de chinois? Un livre de sciences humaines se laisse rarement traduire d'une seule langue: derrière un livre sur Hitler écrit en anglais ou en italien, on retrouve l'allemand. Derrière un livre sur la Russie, le russe. Sur les Philippines, le tagalog, etc. Sur le vol des reliques ou l'histoire des Péchés capitaux, le latin. Sur Michel-Ange, l'italien de la Renaissance. La traduction des lettres et carnets de Hans et Sophie Scholl, les martyrs de la *Rose blanche* m'ont mis devant un problème apparemment rare chez les modernes, mais familier au temps de Flavius Josèphe et de saint Jérôme: traduire sans savoir très bien quelle langue l'on traduit. J'y ai trouvé un mystérieux mot russe, «cepzibs», que l'éditeur allemand avait écrit ainsi, comme les traducteurs anglais et autres: je n'ai pu le traduire qu'après avoir découvert que le mot était resté intraduisible parce que des caractères cyrilliques avaient été confondus avec l'alphabet latin. Le mot russe qu'il fallait lire, et donc traduire, était tout simplement «sergi», boucles d'oreille. De manière plus conséquente, un livre traduit de l'anglais, comme le David Boder, *Je n'ai pas interrogé les morts*, ou les *Années d'extermination* de Friedländer, suppose, pour rendre au livre sa polyphonie, de retrouver les témoignages originaux pour les traduire, si possible, de leur langue propre: ainsi l'ouvrage de Boder, reprenant en anglais des entretiens avec des rescapés de la Shoah, dut finalement être traduit de l'allemand, du russe, de l'anglais, du yiddish tout en restaurant le français parlé par des immigrés de fraîche date.

De la même manière, un sujet peut en cacher un autre: traduisant un livre de Maurizio Ferraris sur les usages du téléphone portable, je me suis trouvé écartelé entre la filiation derridienne de l'auteur et sa connaissance de la philosophie analytique anglo-saxonne, pour laquelle j'avais moins d'appétence, sans compter la multitude de détails techniques donnés qui m'ont obligé, pour trouver leur équivalent français, à me plonger dans les manuels techniques de France Télécom.

Traduisant David Landes sur la mesure du temps, j'ai appris par cœur un dictionnaire d'horlogerie. Traduisant Baxandall sur l'ombre, j'ai dû m'initier à l'infographie. Traduisant Kershaw sur l'attentat de juillet 1944, j'ai dû contre toute attente me plonger dans des exposés techniques sur les détonateurs de bombes à retardement et les tenailles plates. Les traductions relatives à l'Antiquité posent d'autres problèmes, liées à l'usage des sources, souvent très différentes d'un pays à l'autre et des traductions de base: comment traduire Eva Cantarella sur Ithaque sans connaître un minimum de grec et comprendre pourquoi elle a choisi telle ou telle traduction, qui va contre le sens d'une traduction française consacrée? Au risque de se fourvoyer ou d'égarer le lecteur, il faut savoir retraduire ou, au minimum, choisir une autre traduction. Un autre problème, qui va souvent de pair avec celui-ci, est l'identification des sources: comment reconnaître, dans une langue étrangère, par-delà les changements de langue, de titre et de connotations, qu'un livre est bien celui auquel on pense. Dans une traduction de Judith Shklar, un auteur a ainsi traduit Tocqueville de l'anglais parce que le titre, *De la démocratie en Amérique*, l'a fait croire à un ouvrage américain. De même, une philosophe de talent, traduisant dans un domaine qui n'était pas le sien, a imaginé que Pierre Charron, le «fils adoptif» de Montaigne, était un auteur anglais et l'a traduit ainsi. Mais peut-être était-ce autant de l'ignorance que de la paresse. Tout dernièrement, j'ai commis la même bétise pour des raisons que je n'ai comprises qu'après-coup. Un auteur anglais, Orlando Figes, parlait des *Letters of Afar* de Lénine. On a beau être familier des œuvres de Lénine, je n'ai pas compris aussitôt de quoi il s'agissait. A moins que je fusse d'humeur rimbaldienne et que j'eusse pensé au territoire des Afars et des Issas. Toujours est-il que les deux éditeurs qui m'ont relu, très scrupuleusement, l'un anarchiste, l'autre trotskyste, n'ont pas vu l'erreur. Pas plus que l'auteur au demeurant. Autant dire que la traduction du savoir, comme de tout texte au fond, implique d'autres personnages que le traducteur: en particulier l'auteur et son éditeur, et tout un réseau de relations quasiment infini. Comme dit Umberto Eco, la traduction est une négociation, et il importe plus que tout de savoir avec qui on travaille. Au fil

des ans, j'ai appris à deviner ce qu'on attendait de moi et avec qui je pouvais le plus travailler en confiance. J'ai appris aussi à savoir ce que je pouvais attendre de l'un ou de l'autre: entre l'auteur qui trouve son traducteur trop maigre (Freud à Jung à propos de Jones) et celui qui n'a qu'une envie, parler d'autre chose, prêt à supprimer les passages litigieux ou approximatifs afin de gagner du temps. Je me souviendrai toujours d'une de mes premières rencontres avec Steiner, à propos des *Grammaires de la création*: j'avais toute une série de questions à lui poser. J'insistai un peu trop. Il voulait parler des adultères de Claudel découvertes à travers un ouvrage récent. Nous finîmes par correspondre. Je lui soumis, par le truchement de l'éditeur, une liste d'errata. Première réaction: pour qui se prend-il? Pour George Steiner peut-être? L'éditeur essuya le courroux éphémère du grand homme, et le traducteur et l'auteur sont ainsi devenus les meilleurs amis du monde. L'éditeur, par sa diplomatie, est nécessaire pour la santé mentale de l'auteur comme du traducteur, et sa connaissance des langues ou des sujets n'est pas moins nécessaire: au moins doit-il avoir le réflexe de pouvoir renvoyer son traducteur à des référents compétents, de nature à l'éclairer. C'est à cette condition seule qu'un traducteur généraliste peut s'essayer à la traduction du savoir, traduire la même année un texte sur les légistes en Chine, un essai sur l'attentat contre Hitler, un témoignage yiddish sur l'Holocauste, la poésie d'Ingeborg Bachmann, des passages de la Genèse, un essai sur le christianisme dans l'Antiquité, une histoire des péchés capitaux ou une étude sur le fascisme italien. C'est aussi à mon sens le seul moyen d'assurer au traducteur le minimum de transparence nécessaire à sa santé mentale et à de bonnes relations avec ses auteurs et ses éditeurs.

J'aimerais citer à ce propos un bel apologue cher à Carlos Batista, le traducteur français du génial portugais Lobo Antunes, et qui illustre bien la problématique exposée à l'instant. Le traducteur est l'hôte de son auteur et inversement...

Une traductrice amoureuse de son auteur vint frapper à sa porte. Il demanda derrière la porte: «Qui est là?» Elle répondit: «C'est moi!» Il dit: «Il n'y a point de place pour toi dans cette maison.» Alors la

traductrice s'en fut méditer dans des bibliothèques et des bars de nuit et, quelques mois plus tard, elle revint toquer à la porte de son auteur bien-aimé. Celui-ci questionna: «Qui est là?» La traductrice répondit: «C'est toi...» Alors seulement la porte s'entrouvrit.

Jamais je n'ai éprouvé aussi fortement la justesse de cet apologue qu'en traduisant des auteurs français, qui avaient écrit dans des langues étrangères comme Michel Foucault, Cornelius Castoriadis ou Romain Gary.

Mais peut-être cette approche, de traducteur par accident autant que par nécessité psychologique, appartient-elle au passé. Je suis convaincu, aujourd'hui, qu'un parcours comme le mien, avec ses hauts et ses bas, lié à des malentendus et des accidents en tous genres, ne serait plus possible. Mais je tiens à garder à cette activité de traducteur son côté improbable. Un «métier impossible», d'Arlequin serviteur de plusieurs maîtres. Je dirais volontiers les choses autrement. «Le traducteur doit être doué d'une capacité infinie d'être triste», observe finement un psychanalyste. Tel est le malheur du traducteur. Mais, comme disait La Rochefoucauld (maxime 49), «on n'est jamais si heureux, ni si malheureux qu'on s'imagine». Vous me pardonneriez ce portrait de traducteur en bricoleur, mais aujourd'hui encore, après trente ans de métier et deux ou trois cents titres traduits, je suis plus que jamais convaincu qu'on ne naît pas traducteur, on n'en finit pas de le devenir. L'une de mes devises, en tant que traducteur, est un mot de Paul Valéry que Caillois affectionnait tout particulièrement: «Sisyphe ne travaillait pas en vain, il se faisait les muscles».

Hélène MONSACRÉ

Traduire les savoirs: le point de vue de l'éditeur

Jusqu'au ^{xvii}e siècle, le monde savant disposait d'une langue commune: le latin, plus ou moins bien maîtrisé depuis la fin du Moyen Age. A l'époque moderne, la pensée véhiculée par le seul latin s'est peu à peu sclérosée, et les grandes œuvres de savoir ont été écrites dans la langue nationale de leur auteur. «L'absence de toute super-langue», nous dit Paul Ricœur, «ne nous laisse pas démunis: nous reste la ressource de la traduction» (Ricœur 2001: 282).

De nos jours, la mondialisation de la recherche, l'intensification des échanges internationaux entre chercheurs, les avancées scientifiques qui résultent de la confrontation de concepts, de méthodes et de théories élaborés dans différentes aires culturelles placent la traduction au cœur d'enjeux scientifiques, épistémologiques, sociologiques et économiques décisifs. C'est pourquoi traduire les œuvres majeures de la communauté savante est une nécessité et un bienfait. Dépassant la prudence de l'analyse anthropologique, respectueuse de la spécificité de chaque univers culturel, la traduction s'impose comme un acte de décision nécessaire.

Je présenterai brièvement les problèmes qui se posent à l'éditeur, acteur important de la transmission des savoirs qui, pour le moment encore, est largement opérée par les livres!

La contrainte économique

La principale difficulté que rencontre l'éditeur d'ouvrages de savoir est financière. On sait que les essais et les livres savants rencontrent de moins en moins la faveur du lecteur, et que la rentabilité de ces ouvrages est plutôt médiocre, quand elle n'est pas nulle d'un point de vue économique... Dans ces conditions, la traduction entraîne un surcoût parfois rédhibitoire, car un livre traduit est toujours plus coûteux qu'un ouvrage original.

L'engagement financier qui s'ajoute avec le coût de la traduction varie selon le nombre de pages, la difficulté du texte, sa langue d'origine. Par exemple, pour un livre de 300 pages, le coût de la traduction équivaut en gros à celui de la production; et comme le livre étranger est vendu à peu près au même prix qu'un livre français, la rentabilité est évidemment moindre.

Le roman demeure la catégorie la plus traduite (40% du total des traductions), devant les sciences humaines et sociales (SHS) qui représentent 15%. Si nous pouvons, malgré tout, maintenir en France un niveau correct, voire bon, de traductions en sciences humaines et sociales, c'est parce que les éditeurs ont la possibilité d'obtenir des aides et des subventions conséquentes de la part des services publics, et particulièrement du ministère de la Culture avec le Centre national du Livre (CNL).

En 2008, les aides à la traduction apportées par le CNL aux ouvrages de savoir (incluant les découpages suivants: Histoire, Sciences de l'homme et de la société, Littérature classique et antique, Littérature scientifique et technique, Philosophie) ont soutenu 74 ouvrages, pour un montant d'environ 470 000 €. Sans ces aides, une bonne partie de ces livres n'aurait jamais pu être publiée.

L'éditeur est donc contraint d'opérer des choix très sélectifs, et cherche le plus souvent possible à s'inscrire dans un débat d'idées dont l'actualité pourra soutenir ses publications.

La spécificité de la traduction en sciences humaines

On n'insistera jamais assez sur la quantité de problèmes que pose la traduction d'un ouvrage de savoir. Tout d'abord, le traducteur doit être le plus possible familiarisé avec le domaine scientifique du livre qu'il traduit, et sa culture générale (portant autant sur la culture de départ que sur la culture d'arrivée) doit lui permettre de repérer les allusions, les paraphrases, bref le second degré du texte, afin de livrer une traduction fiable. La responsabilité du traducteur est lourde: à lui de faire passer la pensée d'un autre en tentant de restituer, dans la langue d'arrivée, le plus possible des intentions de l'auteur.

Pour les livres d'érudition, la tâche est rude: outre la difficulté des concepts à l'œuvre et qu'il faut rendre intelligibles, se pose aussi la question du «sous-texte», c'est-à-dire l'ensemble de références sur lesquelles repose la démonstration. Ainsi une bonne traduction en sciences humaines donnera les références exactes aux textes cités, fournira au lecteur, le plus souvent en notes, tout un ensemble d'éléments bibliographiques lui permettant d'aller à la source.

Combien de temps passé par le traducteur scrupuleux pour retrouver une citation qu'il saura soit traduire, soit référer à une traduction déjà parue et qui fait autorité!

Il y a tout un versant «technique» propre à la traduction de textes de sciences humaines et sociales: il faut être capable d'utiliser une documentation spécialisée, connaître les instruments bibliographiques (concordances, index, etc.), en un mot savoir où il faut chercher des éléments de réponse.

Université et Edition

Si la très grande majorité des textes de sciences humaines sont issus de recherches conduites à l'Université, l'éditeur n'est pas pour autant cantonné à un simple rôle d'intermédiaire entre les lieux de production du savoir et le public.

Bien souvent, c'est à partir de la traduction d'une œuvre majeure, due à l'initiative d'un éditeur, que des auteurs et des ouvrages ignorés ou négligés par les universitaires permettent une véritable innovation intellectuelle. Songeons, par exemple, à la quantité de recherches et d'inventions de champs disciplinaires suscités, aux Etats-Unis notamment, par la traduction des travaux de Foucault ou de Derrida.

A un niveau plus pragmatique, il convient de noter la tendance actuelle qui réunit de plus en plus souvent, autour de la question de la traduction, l'Université – qui produit le savoir – et l'Edition – qui le diffuse.

De nombreux séminaires se tiennent, en partenariat avec des éditeurs pour aboutir à la traduction d'*Œuvres complètes* (Brepols, Belles Lettres, Ecole française de Rome, Institut européen de Florence, etc.). Chaque fois, il s'agit de combler des lacunes importantes, de s'interroger en commun sur la traduction de certains concepts et de certaines notions, d'approfondir la question des différences culturelles perceptibles autant dans les expressions langagières, les créations de concepts que dans les autres manifestations de la culture. Ainsi peuvent s'élaborer de nouveaux outils de recherche (index, lexiques, dictionnaires en ligne, etc.), se préciser la professionnalisation du travail de traduction et se renforcer des politiques éditoriales exigeantes.

Pluralité linguistique, source de richesse culturelle et intellectuelle

De grands penseurs ont depuis longtemps démontré que ce n'est pas l'unité mais la confusion babylonienne des langues qui se trouve à l'origine de toutes les cultures. En s'émancipant du latin, un temps «langue universelle» des savants, les langues nationales se sont enrichies et de grands progrès scientifiques, politiques et culturels en ont découlé. De nos jours, la pluralité linguistique en Europe est bien perçue comme la source d'une richesse intellectuelle et culturelle: «l'Europe pense en plusieurs langues» (Nies 2005), et heureusement. La pluralité des langues apparaît bien comme le vecteur de la mondialisation intellectuelle.

Participer à la circulation européenne des idées contribue à restituer à l'Europe son histoire, à enrichir notre connaissance des sociétés qui la composent, à sortir des strictes limites d'une analyse implicitement nationale en opérant des regards croisés qui permettent de découvrir et d'intégrer la pluralité des manières de faire des sciences humaines et sociales.

La mission de l'éditeur n'est plus seulement de fabriquer et de faire circuler des livres, mais bien d'imaginer des collaborations en mesure de diffuser une recherche de plus en plus collective et internationale, de favoriser les échanges transversaux entre public et privé, prescripteurs et éditeurs, France et étranger. Et la traduction est bien au cœur d'une histoire de l'Europe des savoirs et de la connaissance, ce que nous dit fermement François Ost à qui j'emprunterai ma conclusion:

Les sciences humaines et sociales ne progressent que par la vertu du comparatisme: non pas la simple juxtaposition de variétés, à la manière d'une classification botanique, mais une comparaison qui porte sur les concepts, les méthodes et les théories plus que sur les objets, et ce dans une perspective critique de mise en question réciproque. Au cœur de ce comparatisme critique, on retrouve la traduction en actes. Une traduction attachée autant à la mise en équivalence de ce qui est comparable qu'à l'identification des points de résistance, là où les